Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: - (2000)

Heft: 130

Artikel: Eugène Fischer, citoyen suisse

Autor: Jonneret, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847607

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

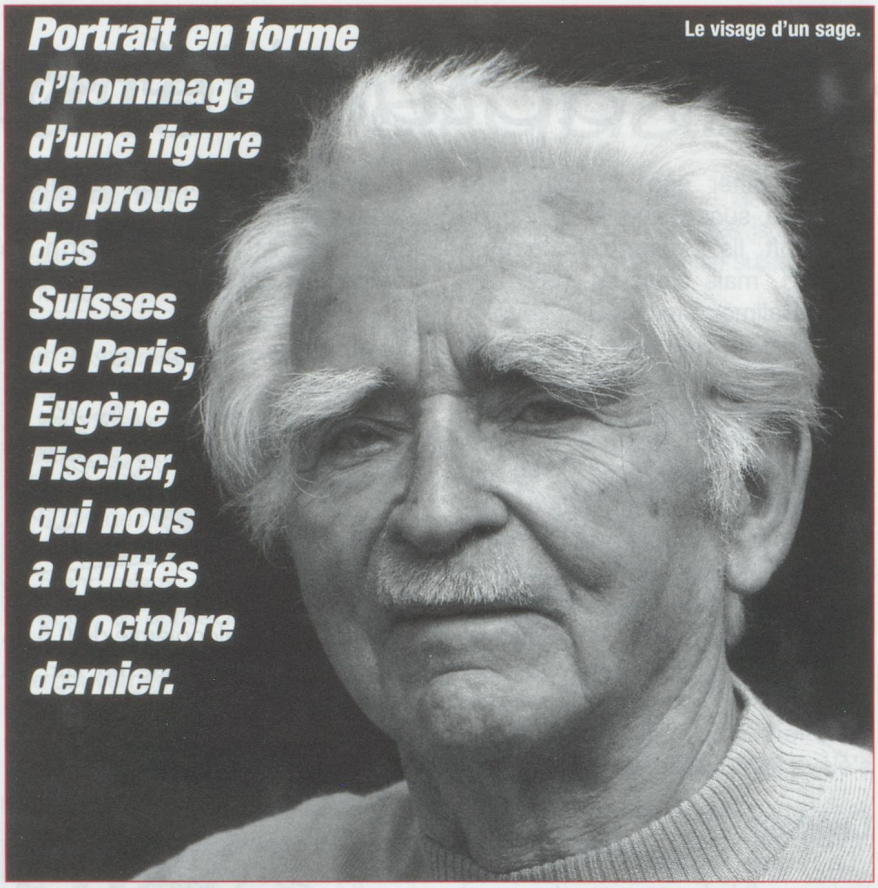
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Eugène Fischer, citoyen suisse

Pierre Jonneret



Portrait en forme d'hommage d'une figure de proue des Suisses de Paris, Eugène Fischer, qui nous a quittés en octobre dernier.

Le visage d'un sage.

Il fut un temps où les Suisses de Paris - tout au moins ceux qui n'avaient pas oublié le pays en passant la frontière - constituaient une vaste famille. Ils avaient leurs lieux de rencontre habituels, leurs associations, leurs fêtes. Les artistes se retrouvaient à la « Closerie des Lilas », les gens de plume au « Voltaire » ou au « Bar du Pont-Royal », les joueurs de yass au café « Le Cadet », les chanteurs chez « Jimmy », rue Bachaumont, les Tessinois chez « Le Négus », rue d'Hauteville ou encore, c'était beaucoup plus chic, chez « Franconi » en bordure du Luxembourg, les inconditionnels de la choucroute chez « Flo », cour des Petites Écuries ou chez « Schmitz « à la Motte-Picquet, les Genevois à leur taverne, rue de la Lune, où officiait un peu plus bas l'Oberlandais Steiger, spécialiste du « Berner Platte ». Ils se regroupaient parfois en fonction de leurs entreprises : il y avait les Sulzer, les Sopad (Nestlé), ou encore les Sandoz.

Eugène Fischer et son épouse, sous l'un des arbres qu'ils ont plantés dans leur jardin de Drancy.

Chacun se connaissait, se saluait, se retrouvait lors des bals des sociétés. Ambiance très mondaine, pour la Société helvétique de bienfaisance, à la Maison de la Chimie ou à l'Aéroclub, plus conviviale pour la Société suisse de gymnastique de Paris à la salle des Ingénieurs civils, rue Blanche, franchement à la bonne franquette pour le Cercle suisse romand ou le Cercle amical helvétique dans ce qui fut notre salle, 10 rue des Messageries. De ce petit monde émanaient des figures toutes disparues, si Eugène Fischer n'avait pas tenu le coup jusqu'en octobre dernier.

Eugène Fischer, c'était deux choses : Maggi et le chant choral. On ne pouvait rêver plus belle tête de Suisse, avec des yeux transparents et une crinière blanche qui se mélaient aux sourcils montagnards et à la solide moustache. Il était venu en France au creux de l'entre-deux-guerres, à un moment où la Suisse, encore petit pays, était victime de la récession et du chômage. Après avoir été appelé à fournir aux troupes, en 1914-1918,

une alimentation compacte et de qualité, Maggi s'implantait solidement en France. Maggi c'était des formules nouvelles de l'alimentation, les potages secs, l'arôme Maggi, le bouillon Kub (un litre de bouillon pour un cm³ d'extrait, disait la publicité), le « bon lait Maggi » en petites bouteilles, c'était aussi une forme moderne de la distribution, les boutiques Maggi, rouges et blanches, dans presque toutes les rues de Paris, où l'on pratiquait un prix unique pour des articles sélectionnés. C'était aussi, place de l'Opéra, un immeuble haussmannien assez somptueux. C'était aussi des usines et c'est pour cela qu'Eugène Fischer vint en France. Il fallait des techniciens et ceux-là ne pouvaient émaner que de Kemptal. Le problème était la communication. S'implanter en France avec l'accent germanique n'était pas toujours facile à cette époque. Il fallut beaucoup de courage à certains de nos compatriotes. Fischer et son épouse, qui ne parlaient que le peu de français appris à l'école, séjournent à Paris pendant un an pour d'abord se familiariser avec la langue de leur compatriote Rousseau.

Soixante mille juifs français déportés vers Auschwitz, pour la plupart, depuis cette gare tranquille.

On travaillera ensuite.

C'est alors que Fischer découvre les sociétés chorales suisses de Paris. Elles seront sa vie, peut-être plus que Maggi. Il y en a quatre, si nos souvenirs sont exacts, l'Alpenrösli, le Yodler club, l'Harmonie suisse et l'Union chorale. Au début du siècle, elles avaient réuni plus de trois cents chanteurs pour une manifestation exceptionnelle à l'ancien Trocadéro. À la fin des années trente, chacune donnait encore son concert annuel. Eugène Fischer va se battre pour qu'elles ne disparaissent pas au lendemain de la tourmente et de l'occupation. Il réussira, en les fusionnant au sein de l'Union chorale, chœur mixte conseillé par Horace Hornung, maître de chapelle de l'Oratoire du Louvre.

Mais Fischer ce n'est pas qu'un employé modèle de Maggi et qu'un choriste passionné. C'est un bâtisseur. Il a appris cela à la ferme familiale où chacun contribuait au produit final. Entré au bas de l'échelle chez Maggi, à l'usine de l'Est parisien, il va en devenir le directeur au moment de la guerre. Pour cela, il a acquis de solides connaissances de chimie. L'essentiel pour lui - l'armée suisse lui conseille de rester en France - c'est de maintenir l'outil de travail pour ceux qui sont sous les drapeaux et d'éviter que le STO ne déporte les autres. C'est aussi de dissimuler les stocks qui permettent à l'usine de tourner.

Entre temps il a aussi construit de ses mains sa propre maison, face à la gare de Drancy. Il a monté les briques, scié la charpente, planté les arbres. Et quand il voit passer les convois de déportés qui ne savent pas qu'ils vont vers la mort, son âme de Suisse et de chrétien se révolte, car il ne peut rien faire que distribuer discrètement lainages et nourriture.

Il y avait le Maggi, le chanteur, l'homme de cœur, mais il y avait aussi le sportif. Il y a encore cinq ou six ans, il partait, l'œil humide en parlant du pays, faire du ski avec son épouse. On lui conseillait la prudence. Il savait se modérer et a tenu bon, jusqu'au bout. À 95 ans.

Lors de nos réunions des sociétés suisses de Paris, quand on faisait le tour de table des activités, sa foi, sa sincérité, sa confiance en l'avenir, nous émouvaient toujours. Ce sont des hommes comme cela qui font que la Suisse est ce qu'elle est encore.

Eugène Fischer

C'est vrai que c'est solide un paysan, et noble et droit ;
et c'est vrai qu'il était le benjamin de la ferme, près de Zürich ;
et quand les autres tournaient la terre, il allait à l'école ;
et quand on sait que c'est un peu lui Maggi, magie.
Quand il vient à Paris, c'est chassé par la crise.
Quand il entre chez Maggi, c'est au bas de l'échelle.
Quand les ouvriers partent à la guerre, il apprend la chimie.
Quand on le nomme directeur, l'usine se développe.
Quand les trains passent à Drancy, c'est sous ses fenêtres et vers la mort.
Quand le monde s'abîme, il distribue lainages et nourriture.
Quand la guerre s'arrête enfin, il est célèbre dans son quartier.
Quand le travail s'accroît, sa femme s'y associe.
Quand il rentre le soir, il construit sa maison.
Quand les autres se reposent, il cloue, scie, soude et maçonne.
Quand il arrose son jardin, il parle aux arbres qu'il a plantés.
Quand il n'y a plus de jodlers, il demeure leur président (comme dans *Séance* de Viala).
Quand on bavarde, les souvenirs fusent.
Quand il quitte sa maison, c'est pour aller skier.
Quand il a quatre-vingt-six ans, il paraît éternel.
Quand elle a quatre-vingt-trois ans, on lui en donne dix de moins.
Quand le pasteur cherche un conseil, c'est à eux qu'il s'adresse.
Quand on vous dit que ce sont de braves gens.

André Klopman, in *Paris, vingt-quatrième canton,* éditions Unicorn.